

faire sautiller la corde à laquelle pendait la lampe et jeter la terreur dans tout le quartier ; on voyait aussi quelquefois cet animal se tenir sur ses pattes de derrière, grandir à vue d'œil, élever la lampe jusqu'à hauteur du deuxième étage des maisons et la laisser retomber ensuite.

(A suivre.)

ALFRED HAROU.

DANS LES ALPES

(SUITE)

LE VALET DU MARCHAND

Il était une fois un marchand qui avait un valet.

Un jour, le marchand envoya son valet en pays éloigné pour acheter une grande quantité de marchandise et lui donna pour ses achats une grosse somme d'argent. Le valet partit.

Pendant sa route il s'arrêta dans une auberge où il y avait des gens qui jouaient. Le valet, dans l'espérance de gagner et de s'enrichir lui-même, mit en enjeu toute la somme que son maître lui avait confiée. Il perdit tout jusqu'au dernier centime. Il revint alors auprès de son maître auquel il confessa sa faute.

Le maître lui pardonna après bien des remontrances et l'envoya une seconde fois en pays lointain avec une somme d'argent plus grosse que la première fois, et le valet se rendit en des pays étrangers. Pendant qu'il faisait ses achats dans un grand marché, il vit des gens qui jouaient. L'espérance de gagner cette fois lui fit mettre en jeu tout l'argent qui lui restait encore. Quand il l'eut perdu, il revendit la marchandise qu'il avait déjà achetée et continua à jouer. Il perdit encore jusqu'au bout. Quand il n'eut plus rien, il revint auprès de son maître auquel il avoua encore une fois sa faute.

Quand le maître vit que son argent était ainsi perdu, il entra dans une grande colère. Il dit à son valet :

— Si tu ne me rapportes pas trois cheveux du géant qui habite telle île au milieu d'un tel lac, je te mets à mort.

Le valet partit pour tenter l'aventure. Pendant son voyage,

il passa par une ville qui était toute tendue de noir. Il en demanda la cause et on lui répondit que la fille du roi de ce pays était gravement malade d'un mal inconnu.

— Et toi, où vas-tu ? lui demanda-t-on ?

— Mon maître m'envoie chercher trois cheveux d'un géant magicien qui demeure dans une île au milieu d'un lac.

— Eh bien, lui dit-on, si tu le trouves, ne manque pas de lui demander le moyen de guérir notre princesse.

Il continua sa route et passa par une autre ville également toute tendue de noir. Il s'informa auprès de quelques personnes qui lui répondirent que la ville manquait d'eau depuis longtemps, ce qui faisait qu'un grand nombre d'habitants mouraient de soif chaque jour.

— Et toi, où vas-tu ? lui demanda-t-on ?

— Je vais chercher pour mon maître trois cheveux d'un géant magicien qui est dans une île au milieu d'un lac.

— Si tu le trouves, demande-lui comment il faut faire pour avoir de l'eau dans la ville.

Le valet promit et continua sa route. Il arriva au bord du lac, mais une fois là il ne savait comment faire pour pouvoir passer. A l'instant même il vit arriver un oiseau qui lui demanda où il allait ? Le valet lui dit qu'il voulait aller dans l'île où habite le géant, pour lui prendre trois de ses cheveux, et les rapporter ensuite à son maître. L'oiseau lui répondit :

— Mets-toi sur mon dos, je te transporterai dans l'île ; mais ne manque pas de lui demander comment il faut faire pour reprendre ma forme d'homme, car je suis condamné depuis longtemps à transporter les voyageurs au-delà du lac.

Le valet promit de le demander, et monta sur le dos de l'oiseau qui le transporta rapidement dans l'île où était la demeure du géant. Il alla frapper à la porte de la maison. La femme de l'ogre vint lui ouvrir et lui demanda ce qu'il voulait. Le valet lui raconta son histoire tout au long. La femme l'écouta avec bienveillance et lui dit quand il eut fini.

— Je crains beaucoup pour toi, car mon homme est un ogre et il dévore tous les étrangers qui abordent dans l'île. Néanmoins je tâcherai de te satisfaire, mais auparavant, je vais te cacher, car, s'il te voyait en rentrant, il nous tuerait tous deux.

(A suivre).

JACOB CHRISTILLIN.

LA TRADITION

DANS LES ALPES

(SUITE)

LE VALET DU MARCHAND

(Fin)



LORS elle le cacha sous le lit. L'ogre rentra bientôt et se mit à renifler en disant :

— Je sens l'odeur de la chair fraîche.

Sa femme lui dit :

— Tu as le flair bien fin. Un homme est passé près d'ici, il y a plusieurs heures, et tu le sens encore comme s'il était là.

Mais l'ogre répétait

toujours :

— Je sens l'odeur de la chair fraîche.

Alors sa femme lui servit à boire du bouillon gras très chaud pour amortir son flair. L'ogre but et mangea comme un ogre qu'il était, puis il alla se coucher. Sa femme se plaça près de lui selon son habitude, mais ne s'endormit point. Quand les ronflements sonores de l'ogre annoncèrent qu'il était dûment endormi, sa femme lui arracha un cheveu et fit semblant de dormir. L'ogre se réveilla en colère et prenant sa femme par le bras :

— Quel caprice as-tu de me réveiller en me tirant les cheveux ? lui dit-il.

Sa femme lui répondit :

— Je n'ai pas pris garde, j'ai agité les mains en faisant un drôle de songe.

— Et qu'as-tu songé ?

— J'ai songé qu'il y avait une ville toute tendue de noir parce que la fille du roi de cette ville est malade d'un mal que personne ne connaît.

— Ce sont des imbéciles, dit l'ogre. C'est pourtant bien simple. Ils n'ont qu'à prendre trois chevaux blancs montés par les trois meilleurs cavaliers et les faire courir de toute leur force sur le sable jusqu'à ce que l'écume leur vienne sur les lèvres. Que l'on prenne cette écume et qu'on en frotte le corps de la princesse et aussitôt elle se trouvera guérie.

— Le valet, caché sous le lit, ne perdait pas un mot des paroles de l'ogre, et quelques instants après quand celui-ci se fut rendormi, sa femme lui arracha un second cheveu, puis feignit de dormir. L'ogre se réveilla une seconde fois en sursaut, et secouant sa femme il lui dit en colère :

— Tu ne veu donc pas me laisser dormir cette nuit ? Voilà la deuxième fois que tu me tires par les cheveux.

— Pardonne-moi, mon homme, lui dit sa femme, j'ai agité les bras en faisant un singulier songe.

— Et qu'as-tu encore songé ?

— J'ai songé qu'il y avait une ville qui était toute tendue de noir parce que depuis longtemps elle n'avait pas d'eau.

— Ce sont des imbéciles, dit l'ogre. C'est pourtant bien simple. Qu'ils aillent dans le jardin où est la fontaine d'où partent les ruisseaux qui distribuent l'eau dans la ville. Que l'on creuse la fontaine jusqu'à ce que l'on trouve un grand crapaud. Il faut tirer six boulets de canon pour exterminer ce crapaud qui obstrue la source et alors l'eau coulera comme auparavant.

Et l'ogre recommença à ronfler plus fort que jamais. Sa femme attendit quelques instants, puis elle lui arracha un troisième cheveu. Cette fois l'ogre se leva furieux. Il saisit sa femme par le corps et la menaça de la jeter à bas du lit. Elle lui dit :

— Pardonne-moi encore cette fois, mon homme, je fais cette nuit des rêves si étonnants que j'en suis toute agitée.

— Et quel songe as-tu encore fait ?

— J'ai songé d'un homme qui a été changé en oiseau et qui est condamné à passer les voyageurs à travers un lac, et il ne sait pas comment faire pour être délivré et reprendre sa première forme.

— C'est un imbécile, dit l'ogre. Pourtant rien n'est plus simple. Le premier homme qui se mettra sur son dos, il

n'a qu'à le laisser tomber à l'eau, et il sera délivré aussitôt.

Alors l'ogre se rendormit jusqu'au matin. Avant qu'il fit jour, la femme de l'ogre remit au valet les trois cheveux et lui ouvrit la porte de la maison en lui recommandant de s'éloigner au plus vite.

Le valet partit et arrivé sur le rivage il appela l'oiseau. Celui-ci arriva en toute hâte et lui demanda ce que le magicien lui avait dit.

— Transporte-moi d'abord, lui dit le valet, je te le dirai après.

L'oiseau tendit son dos, et porta le valet au-delà du lac. Alors le valet lui dit :

— Si tu veux être libre et redevenir un homme, laisse tomber dans l'eau le premier homme qui se mettra sur ton dos pour passer.

L'oiseau lui répondit :

— Tu as bien fait de ne pas me le dire auparavant ; car je t'aurais laissé tomber toi-même au milieu du lac.

Le valet continua son chemin pour s'en retourner auprès de son maître. Il arriva dans la ville qui manquait d'eau.

On se pressa autour de lui pour lui demander ce que le magicien lui avait dit. Il dit aux habitants :

— Allez dans le jardin où est la fontaine d'où partent les ruisseaux qui conduisent l'eau dans la fontaine, jusqu'à ce que vous trouviez un grand crapaud qui bouche l'entrée de la source. Pour le tuer il ne faut pas moins de six boulets de canon, et quand vous l'aurez exterminé, l'eau coulera comme autrefois.

Aussitôt on courut à la fontaine. On creusa très avant et bientôt on découvrit le crapaud monstrueux qui arrêtait la source. On amena un canon qui déchargea six boulets sur la bête. Quand elle fut exterminée, l'eau coula plus abondante que jamais. Le valet fut comblé d'éloges et de remerciements par tous les habitants de la ville. Les autorités lui firent décerner à titre de reconnaissance la somme de trois mille écus.

Il poursuivit sa route et arriva dans la ville dont la princesse allait bientôt mourir. On le questionna sur ce que le magicien lui avait dit touchant la maladie de la fille du roi. Il dit aux habitants :

— Que les trois meilleurs cavaliers montent sur trois chevaux blancs, et les fassent courir sur le sable jusqu'à ce qu'ils aient l'écume à la bouche.

On fit ce qu'il disait. Quand les trois chevaux furent harassés, il recueillit l'écume de leur bouche et monta dans l'appartement où gisait la princesse. Il lui frotta tout le corps de cette écume et aussitôt la princesse se releva pleine de vie et de santé.

Le roi ne pouvait lui témoigner toute sa reconnaissance et la joie qu'il ressentait de la guérison merveilleuse de sa fille. Il la lui offrit en mariage, lui promettant le trône après sa mort. Mais le valet refusa ces offres brillantes. Il accepta cependant trois mille écus que le roi lui donna et continua sa route.

Grand fut l'étonnement du maître en voyant arriver son valet avec trois cheveux du géant. Le valet lui raconta l'histoire des deux villes, mais le maître refusa de le croire. Le serviteur lui montra alors les six mille écus qu'on lui avait donnés. Le maître en fut ébloui. Il voulut tenter une aventure semblable et se mit en route vers le lac. L'oiseau le prit sur son dos, mais quand il fut au milieu du lac il le laissa tomber. L'oiseau revint alors sur le rivage où il redevint homme comme il l'était auparavant.

JACOB CHRISTILLIN.

LE CHATEAU DE PENE

Dans la sauvage vallée où coule l'Aveyron, sur un éperon de roc del'Albigeois, s'avancant vers le Rouergue, dont le sépare la rivière, se dressent les ruines d'un château du moyen-âge, *Pene*.

On écrit fautivement Penne. Pene vient du mot roman *Pena*, qui signifie roche; le terme est même demeuré dans l'actuel dialecte catalan. Jamais ce mot n'est venu du latin *penna* signifiant *aile*. Je sais bien que sur un vieu sceau d'un seigneur de Pene, figurent trois plumes d'aigle, mais c'est là un de ces doubles jeux de mots fréquents au moyen-âge. Le terme *pena* amène par consonnance le jeu de mots *penna*, et en même temps se juxtapose à l'ancienne une nouvelle interprétation : il faut plumes, des ailes pour y arriver, pour s'en rendre maître, le prendre.

A Pene, le cirque du paysage est restreint et farouche. Les champs de l'étroite vallée de l'Aveyron, bordée de peupliers et d'aulnes, sont cernés de rocs énormes. Les collines portent des végétations rabougries, sombres sur le gris ou le rougeâtre des